

Les Films du Kiosque, SND et France 2 Cinéma
présentent

BENOIT
MAGIMEL

ALBERT
DUPONTEL

L'ENNEMI INTIME

Un film de
FLORENT-EMILIO SIRI

Scénario de PATRICK **ROTMAN**

Avec AURÉLIEN **RECOING** - MARC **BARBÉ**
ÉRIC **SAVIN** - **FELLAG**

Durée : 1h48

Photos et dossier de presse téléchargeables
sur www.snd-films.com

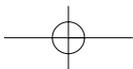
SORTIE NATIONALE LE MERCREDI 3 OCTOBRE 2007

DISTRIBUTION

SND
89, avenue Charles-de-Gaulle
92575 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01 41 92 79 39/41/42
Fax : 01 41 92 79 07

RELATIONS PRESSE

Etienne LERBRET
etiennelerbret@orange.fr
Tél. : 06 60 97 34 45



SYNOPSIS

Algérie, 1959. Les opérations militaires s'intensifient. Dans les hautes montagnes kabyles, Terrien (Benoît MAGIMEL), un lieutenant idéaliste, prend le commandement d'une section de l'armée française. Il y rencontre le sergent Dougnac (Albert DUPONTEL), un militaire désabusé. Leurs différences et la dure réalité du terrain vont vite mettre à l'épreuve les deux hommes. Perdus dans une guerre qui ne dit pas son nom, ils vont découvrir qu'ils n'ont comme pire ennemi qu'eux-mêmes.

L'ENNEMI INTIME

NOTES DE PRODUCTION

Benoît Magimel raconte : « Il y a quelques années, j'ai rencontré Patrick Rotman au cours d'un déjeuner et nous avons parlé de nos projets respectifs. Je lui ai confié mon désir de faire un film sur la guerre d'Algérie. Bien que n'ayant aucun lien personnel avec ce conflit, j'ai toujours été intrigué par son côté mystérieux et par les résonances très fortes qu'il suscite encore aujourd'hui. Patrick a ouvert de grands yeux et m'a expliqué à quel point ce sujet le passionnait depuis des années. J'ignorais alors que c'était lui qui avait réalisé, avec Bertrand Tavernier, le documentaire "La Guerre sans nom". C'est un des vrais spécialistes du sujet. »

Patrick Rotman se souvient : « A l'époque, je travaillais sur un nouveau documentaire sur la guerre d'Algérie qui s'appelait déjà "L'Ennemi intime". Après l'avoir visionné, Benoît a été encore plus désireux de faire ce film. »

Benoît Magimel reprend : « J'en ai rapidement parlé à Florent-Emilio Siri. Je ne l'ai pas seulement fait parce que nous sommes amis, mais parce que c'est un des meilleurs réalisateurs que je connaisse et que j'étais convaincu que sa sensibilité et sa virtuosité technique seraient parfaites pour maîtriser le fond et la forme. Il avait toujours eu envie de faire un film sur la guerre d'Algérie. J'ai donc organisé une rencontre entre Florent et Patrick. »

Florent-Emilio Siri explique : « J'ai toujours voulu faire un film sur les guerres de décolonisation. Un film à la fois épique et intimiste. J'admire "La 317^e section" de Pierre Schoendoerffer sur la guerre d'Indochine. Aussi Benoît et moi nous faisons partie de cette génération que des films sur la guerre du Vietnam comme "Apocalypse now", "Platoon" ou "Voyage au bout de l'enfer" ont marquée à vie. Et je me suis toujours demandé pourquoi on n'en faisait pas en France sur la guerre d'Algérie, sauf rares exceptions. Il faut citer "R.A.S." d'Yves Boisset, "La question" de Laurent Heynemann, "Avoir vingt ans dans les Aurès" de René Vautier et bien sûr, "La bataille d'Alger" de Gillo Pontecorvo, mais ces films ont plus de 30 ans, voire 40. Malheureusement, le projet "L'ennemi intime" n'a pas pu démarrer aussi vite que nous le souhaitions et je suis parti aux Etats-Unis tourner un autre film. Cette expérience-là m'a aussi permis de revenir encore plus à même de porter et de valoriser tout ce que "L'ennemi intime" impliquait. »

Benoît Magimel précise : « Le premier producteur que nous avons trouvé a laissé tomber. Il aura fallu attendre cinq ans que François Kraus et Denis Pineau-Valencienne reprennent le projet pour que tout redémarre enfin. »

Florent-Emilio Siri ajoute : « Entre-temps, Benoît avait encore renforcé sa place dans le cinéma et le documentaire de Patrick était sorti en rencontrant un succès immense : 9 millions de téléspectateurs à ce jour. François, Denis, puis le distributeur SND sont arrivés et nous ont soutenus jusqu'au bout. »

Le producteur François Kraus confie : « C'est Dominique Besnehard qui nous a fait lire le scénario de Patrick Rotman. Nous avons eu un vrai coup de cœur. Ce scénario devait être produit, il fallait traiter le sujet. À l'époque la disponibilité de Florent Siri n'était pas acquise, il était encore mobilisé par son film américain, mais nous étions aussi séduits par la perspective d'une association de talents uniques : la connaissance de Patrick Rotman, nourrie de faits authentiques historiquement

avérés, la mise en scène de Florent-Emilio Siri, réalisateur du très beau "Une minute de silence" et de films d'envergure internationale, et le charisme de Benoît Magimel.

« C'est un film de metteur en scène, un film d'acteurs, un grand spectacle qui ne vous lâche pas une seconde. Mais c'est aussi une occasion de parler de ce qui a été trop longtemps gardé sous silence. »

Denis Pineau-Valencienne ajoute : « L'ambition de tous était de faire un film de guerre, épique, sur une page d'Histoire très peu traitée au cinéma. Nous nous sommes concentrés sur des parcours humains, avec pour approche de plonger le spectateur au cœur de l'un de nos plus douloureux conflits, l'espoir étant de dépasser le genre "film de guerre" et permettre que s'ouvre enfin un dialogue large autour de la guerre d'Algérie. »

Patrick Rotman intervient : « Fondamentalement, le sujet du film est la confrontation de l'être humain à des choses effroyables dans un contexte particulier, qui revêt aussi un caractère universel. Avec le recul apporté par le temps, j'espère que l'on peut aborder les sujets qui touchent à cette guerre, les violences de l'armée française, et mieux en comprendre la complexité. J'ai voulu qu'on voie également la violence et la barbarie utilisées par le FLN dans son combat. Tous ces aspects vont – je l'espère sincèrement – donner au spectateur l'envie de comprendre que cette guerre, comme l'Histoire en général, est complexe et qu'il faut se garder des grandes phrases définitives sur le Bien et le Mal. Beaucoup de mémoires sont impliquées dans cette guerre : la mémoire des pieds-noirs, celle des harkis, celle de plus de deux millions de Français qui l'ont faite et la portent encore cinquante ans après dans leur esprit et parfois dans leur chair. La mémoire des enfants d'Algériens qui sont nés en France et sont français aujourd'hui. Toutes ces mémoires sont contradictoires, s'opposent, et j'espère qu'à travers ce film on comprendra qu'il est nécessaire de les dépasser pour arriver à une vision dépassionnée. »

UNE GUERRE QUI NE DIT PAS SON NOM

Patrick Rotman explique : « Etrangement, j'ai une sorte de passion historique pour cette guerre et je travaille dessus depuis une trentaine d'années, mais je n'ai aucun lien personnel avec elle. Je pense que ces huit années (1954/1962) ont pesé par bien des aspects sur la mémoire et la conscience françaises. Cette guerre a été directement responsable de la fin de la Quatrième République et ce n'est qu'après 1962 que la France a pu entrer dans la modernité.

« Le traumatisme pour les deux millions de soldats envoyés là-bas a longtemps été enfoui, longtemps occulté. Lorsqu'en 1990, Bertrand Tavernier et moi avons réalisé "La Guerre sans nom", nous avons pu constater que nombre d'appelés d'alors n'en avaient jamais parlé à leur famille. J'ai toujours pensé qu'il fallait faire la lumière sur ce trou noir de notre mémoire. »

Le scénariste ajoute : « A partir du moment où Benoît, Florent et moi avons décidé de faire ce film, je l'ai écrit en quelques semaines, sans me soucier de la production. Imprégné de ce thème, des histoires que l'on m'avait racontées, qui m'ont donné des nuits de cauchemars, j'ai littéralement craché le scénario. J'avais le besoin impérieux de l'écrire, même si cela ne devait pas aller plus loin. »

Denis Pineau-Valencienne intervient : « Les films déjà réalisés autour de ce sujet l'ont été à la fin des années 60 ou au début des années 70, à un moment où le cinéma était très militant et chaque fois sur un mode strictement intimiste. Puis une certaine lassitude vis-à-vis de ce type de cinéma s'est installée, jusqu'à ce qu'on trouve une nouvelle façon d'aborder le sujet, sans manichéisme, en mêlant intimisme et grand spectacle. Peut-être fallait-il aussi qu'un homme comme Patrick Rotman arrive et fasse un travail d'authenticité fondamental. Nous avons eu cette chance et nous avons pu ouvrir des portes qui, sans lui, auraient été difficiles à franchir. »

Patrick Rotman reprend : « Lorsque j'ai écrit le scénario, je sortais d'une plongée d'un an et demi dans mon documentaire "L'ennemi intime". J'avais visionné des centaines d'heures d'archives, recueilli des dizaines d'heures de témoignages, et j'étais complètement imprégné par le sujet. Il fallait donc que tout décanse pour que le film puisse être ce qu'il est : une pure fiction. J'ai inventé les personnages. Mais presque chaque scène, chaque moment sont nourris par la réalité des détails des histoires que j'ai entendues et recueillies.

Ce qui m'a toujours intéressé, c'est la confrontation d'un homme, avec ses sentiments, ses valeurs, avec le tourbillon de l'Histoire. J'ai essayé de placer le film à la croisée du travail d'historien et d'un tempérament de conteur d'histoire. »

Le scénariste poursuit : « J'avais cette volonté minimaliste de traiter de la guerre d'Algérie à travers quelques individus. Je souhaitais prendre un microcosme de quelques hommes isolés perdus dans un coin de Kabylie et en montrer toutes les contradictions. L'idée de départ était d'observer le conflit à travers le prisme d'une section, et plus particulièrement d'un jeune lieutenant idéaliste confronté à la réalité de cette guerre qui va le bouleverser.

On est en 1959, un moment important puisqu'à l'automne le général De Gaulle a prononcé le mot d'autodétermination qui permet de commencer à espérer la paix. Sur le plan militaire, c'est une période de grandes opérations pour l'armée française auxquelles le FLN résiste, particulièrement en Kabylie où le terrain favorise cette résistance. »

Patrick Rotman ajoute : « Dès le départ, il était clair pour moi, et j'en ai très vite parlé avec Florent, que le film montrerait la réalité de cette guerre dans ce qu'elle a de plus concret et parlerait de ce qui se passe dans la tête de jeunes gens de vingt ans. Les deux aspects étaient indissociables. Projeté dans une telle guerre et confronté à la barbarie, chacun réagit en fonction de ce qu'il sait, de sa culture, de sa religion,

de ce qu'il est une fois mis à nu. Les barrières culturelles, sociales, humaines s'effondrent alors. On est dans une sorte de no man's land où tout peut arriver. C'est le cœur du film. »

Patrick Rotman explique : « Pendant très longtemps, on a refusé le nom de guerre, en parlant de maintien de l'ordre, de pacification. Comme pour toutes les guerres où l'armée occupante est confrontée à la guérilla, c'est un ennemi invisible qu'il faut traquer, et le renseignement est primordial. On connaît parfaitement l'engrenage qui conduit aux interrogatoires musclés et à la torture pour obtenir ces renseignements. Il y a aussi la violence de l'adversaire. La malheureuse population algérienne est l'enjeu d'une bataille entre l'armée française et le FLN. Tous les deux, aussi violents, essaient avec leurs propres moyens de gagner cette population. C'est le caractère très particulier de cette guerre et des guerres de guérilla de l'époque. Le titre du film renvoie évidemment à l'ennemi qui est en chacun de nous et peut conduire n'importe quel individu normal à commettre des actes terribles. Il renvoie également au fait que cette guerre se déroule en Algérie, avec un adversaire qui est français puisqu'à cette époque, "l'Algérie, c'est la France". C'est une guerre intestine, intime. C'est une guerre coloniale mais aussi une sorte de guerre civile. Tous ces éléments la rendent extrêmement complexe, contradictoire, ambiguë et interdisaient de faire un film simpliste ou manichéen. Mon grand souci dans l'écriture du scénario a été de rendre compte de cette complexité des situations et des contradictions des individus qui s'y trouvent plongés. »

Patrick Rotman poursuit : « Cette guerre est un creuset dramatique exceptionnel où les passions humaines, politiques, se sont déchaînées dans un paroxysme incroyable. Cette espèce de chaudron brûlant où sont brassées toutes les passions humaines est la structure du film. Au-delà, il a une portée plus générale, avec une question que chaque spectateur se posera : que faire lorsqu'on est confronté à ce type de situation ? Ce débat a une portée universelle que l'on retrouve dans ce type de

guerre, aujourd'hui encore. Jusqu'où la justesse supposée d'une cause permet-elle d'aller ? La fin justifie-t-elle les moyens ? »

François Kraus intervient : « Il faut se souvenir que le travail documentaire de Patrick Rotman est à l'origine du film. C'est un élément déterminant qui a motivé tous ceux qui se sont engagés sur le projet. Au-delà de notre passion pour l'histoire ou de la dimension personnelle, nous voulions recréer le choc ressenti par tous ceux qui ont vécu ces événements. Le documentaire nous a bouleversés. L'idée était de rendre ce conflit et les drames qu'il a entraînés toujours plus accessibles, qu'il soit possible d'en parler facilement. »

L'HUMANITE QUI DEPASSE L'HISTOIRE

Florent-Emilio Siri raconte : « Moi qui ai un cursus scolaire normal, je n'ai croisé que quelques lignes sur cette guerre dans mes livres d'Histoire. Par la suite j'ai lu des livres sur le sujet, je m'intéressais à la perspective d'un film sur ce conflit. Mais c'est à travers Patrick Rotman et son documentaire que j'ai eu accès à une somme d'informations formidable, des anecdotes incroyables qui au-delà de la "grande Histoire" permettaient d'envisager nourrir la "petite" et recentrer sur l'humain. Je n'ai pas aujourd'hui la prétention d'avoir tout compris de cette guerre, mais plus j'avancais sur le projet, plus je sentais que ce film était nécessaire. J'étais chaque jour davantage convaincu qu'il fallait parler de ce que cette guerre avait à cacher.

« Plus qu'un film de guerre, je voulais faire un film sur la guerre. Je souhaitais qu'il dépasse le cadre de la guerre d'Algérie, que ce soit un plaidoyer contre la guerre en général. En resserrant sur les hommes, on accède à l'universel. À l'échelle humaine, toutes les guerres sont des gâchis énormes. C'est la seule vérité que l'on puisse retirer. Même si le cinéma est un art de divertissement, il est des films nécessaires comme celui-là. Je crois qu'au travers d'un film de guerre, on peut aborder des thè-

mes très profonds et peut-être aider, parce que je crois en l'humain, à faire évoluer les consciences et empêcher que de pareilles horreurs ne se reproduisent. »

Le réalisateur et adaptateur du scénario poursuit : « Pour moi l'idée du film se résumait dans son très beau titre. Dans cette guerre, le pire ennemi n'est pas l'autre, c'est soi-même. Sur la base du scénario de Patrick Rotman, j'ai travaillé les personnages, la structure, le rythme. J'ai aménagé les parcours humains, réorganisé les batailles, les crescendos rythmiques. Conjuguer nos deux visions était une expérience formidable. »

Florent-Emilio Siri ajoute : « Pour moi, deux histoires directement tirées du réel symbolisent très bien l'histoire de la guerre d'Algérie : celle du capitaine Berthaut, lui-même torturé par la Gestapo, qui raconte au lieutenant Terrien qu'il vient de torturer un prisonnier. C'est symptomatique de la guerre qui altère les hommes, les transforme. L'autre histoire est celle du prisonnier joué par Fellag, un rebelle du FLN, et son échange sur la bataille de Monte Cassino avec l'un des harkis de la section. Monte Cassino est un épisode décisif de la Seconde Guerre mondiale mené par des soldats originaires d'Afrique du Nord engagés dans les forces armées françaises. Le film "Indigènes" de Rachid Bouchareb a abordé cet événement très important. Quelques années plus tard, on retrouve dans une situation sur-réaliste l'un de ces combattants Algériens qui est encore aux côtés de la France alors qu'un autre est passé au FLN. Ces deux types se retrouvent, l'un chargé de fusiller l'autre. Le paradoxe est total.

« Mais par-delà toutes ces anecdotes tirées de la réalité, c'est la fiction qui m'a donné envie dans le travail de Patrick. Les situations comme celle où le lieutenant ordonne de ne pas tirer sur des femmes, un soldat le fait malgré tout et se révèle au lieutenant que ce sont des rebelles déguisés. Ou la scène d'ouverture, lorsque des militaires français tirent sur d'autres d'entre eux...

Enfin, le parcours du personnage d'Amar, le jeune Kabyle, encore enfant, était très important pour moi du point de vue de l'histoire et de sa symbolique. Lorsque la mère d'Amar est tuée par le FLN, il est sauvé par le lieutenant Terrien et le gamin va se battre aux cotés de l'armée française. Puis, c'est l'armée française qui tue son frère aîné maquisard FLN. Quand enfin, après les épisodes du napalm et de la razzia au village, Amar voit Terrien verser dans la surenchère de violence, il se décide à rejoindre les indépendantistes pour tuer lui-même son sauveur d'un jour. Cette complexité est très cinématographique. »

« Cette guerre se déroulait sur trois niveaux : une guerre d'indépendance, une guerre civile et une guerre coloniale. Il y avait donc là toute une matière vivante qu'il a fallu structurer autour d'un personnage principal, le lieutenant Terrien, interprété par Benoît, et d'un second, le sergent Dougnac, incarné par Albert Dupontel, un militaire par excellence mais que cette guerre a déjà changé car il n'y retrouve aucune des valeurs qui l'ont conduit dans l'armée. Mon idée était de croiser le parcours de ces deux personnages. On a un héros a priori positif, le lieutenant Terrien, et un héros a priori négatif, le sergent Dougnac. Un peu comme dans les westerns ces deux hommes paraissent très opposés et se retrouvent pourtant sur un certain nombre de points. On s'attache tout de suite au lieutenant Terrien, l'idéaliste qui débarque comme le spectateur au coeur de la guerre d'Algérie. Et le spectateur regarde d'abord le sergent Dougnac avec distance car il est mystérieux et il a sa part de responsabilité dans la mort du lieutenant Constantin. Mais on comprend vite que le sergent n'est pas un salaud mais juste un militaire qui essaye de bien faire malgré le sale boulot qu'il doit accomplir. J'ai utilisé tous les moyens pour que le spectateur s'identifie au lieutenant Terrien, puis peu à peu s'en détache pour se rapprocher finalement du sergent Dougnac. Je voulais qu'au travers du parcours croisé de ces deux personnages, le spectateur vive littéralement lui aussi les contradictions de cette guerre et de ces protagonistes. »

FACE A LA GUERRE ET FACE A EUX-MÊMES

Patrick Rotman précise : « Je n'ai pas cherché à établir une typologie représentative de tous les types de soldats, d'engagements ou d'êtres humains. J'avais rencontré beaucoup d'officiers qui avaient participé à la bataille d'Alger et j'avais été frappé de constater que nombre d'entre eux étaient d'anciens résistants. Par quelle évolution humaine personnelle, ces mêmes hommes pouvaient-ils être amenés à accepter ce qu'ils avaient combattu quinze ans plus tôt ? De là est né le très beau personnage du capitaine Berthaut, résultat de ce télescopage entre une conscience et un itinéraire qui l'amène à cette espèce de distance, ce regard froid et clinique sur la guerre. Les harkis me tenaient beaucoup à cœur car ils sont les victimes, l'archétype de cette population qui bascule, partagée entre son envie d'être reconnue dans sa personnalité et son attachement à la France. La relation de Terrien avec le jeune Kabyle qu'il recueille et sauve d'une certaine manière est un peu la parabole de cette relation douloureuse. Ce sont ces divers personnages auxquels Terrien va être confronté qui le font évoluer. »

Patrick Rotman poursuit : « Dès le départ, il était évident que Terrien serait incarné par Benoît. Avoir, dès le début de l'écriture, l'image du personnage incarné m'a permis de cristalliser mon histoire sur Benoît et d'oublier les dizaines de personnes qui le nourrissaient. Connaître l'acteur et sa manière très intérieure de jouer, sa grande capacité à faire passer les sentiments et les états d'âme dans des regards, des silences, une manière d'être, m'a apporté une aide énorme. C'est Florent qui a assuré le reste du casting, avec une acuité remarquable. »

Florent-Emilio Siri explique : « J'aime travailler avec les acteurs. Avec Benoît, nous nous connaissons depuis longtemps et il a participé à tous mes films – même "Otage" pour lequel il a accepté de faire un doublage. C'est une longue histoire d'amitié,

une sensibilité commune pour le cinéma. Je pense que Benoît peut tout jouer, en tout cas tous les personnages autour de son âge et de son physique. On le voit d'ailleurs dans sa carrière impressionnante, d'un personnage à un autre. Je le dis depuis dix ans : "Benoît est comme les grands vins, plus il vieillit plus il se bonifie". Grâce à notre relation, nous pouvions discuter. Nous avons construit les détails du personnage de Terrien ensemble.

« Pour le personnage du sergent Dougnac, je ne voyais personne d'autre qu'Albert Dupontel. Il porte en lui, dans son jeu, la contradiction du personnage, son intensité teintée de mystère. Avec lui, le spectateur ne sait pas sur quel pied danser. La première fois que je lui ai proposé le scénario, il a refusé parce qu'il trouvait le personnage trop négatif, d'autant qu'à la base c'était un tortionnaire. C'était inacceptable pour lui. Nous en avons rediscuté et j'ai adapté son personnage. Finalement c'est un militaire qui refuse la torture en se détruisant par l'alcool car il ne peut pas supporter cet écart avec son idéal militaire issu de la résistance à l'occupant allemand pendant la seconde guerre mondiale. Cela l'humanise et le rapproche de Terrien. Albert était pour moi le seul acteur à avoir toutes les nuances et les couleurs dans son jeu pour incarner le sergent Dougnac. Il a un physique rare, et une personnalité qui mêle l'humanité et la violence.

« Marc Barbé, qui joue le capitaine Berthaut, n'a pas beaucoup de scènes, mais il existe d'une manière très forte. Avec son physique cassé, il a cette fragilité essentielle pour la scène centrale du film, un dialogue de trois minutes avec le lieutenant Terrien. J'ai filmé cet affrontement verbal comme un duel de western au milieu d'un décor comme construit pour une scène d'amour.

Marc a réussi quelque chose de formidable. Quand il parle des soldats français, sa voix se met à trembler. Il a su apporter l'humanité nécessaire dans quelque chose de complètement déshumanisé.

« Aurélien Recoing, qui interprète le commandant Vesoul, s'est donné pour le rôle un physique, une carrure de bonhomme, sans aucune fragilité, ni contradiction. Son rôle était à part car c'est le seul personnage monolithique. Il est le symbole d'une certaine France de l'époque, une France qui vit dans le passé et qui n'arrive pas à envisager l'avenir. Il se cache derrière ses lunettes, son attitude, sa chemise noire. Nous avons travaillé sur la tenue, le physique, la voix. Aurélien a donné une vraie densité au personnage. Alexandre Desplat lui a écrit un thème musical qui le définit très bien. Il est très noir, dans les basses voire les infra basses. Il n'y a aucun aigu, c'est comme s'il ne connaissait, ni n'entendait l'ensemble du spectre sonore. À chaque fois qu'il arrive, c'est implacable.

« Dans le rôle du prisonnier, Fellag est formidable, irremplaçable. Son père a été un grand résistant algérien. Il connaît parfaitement l'Histoire et m'a raconté des choses incroyables. Avant de tourner, je lui ai fait lire le scénario parce que je voulais avoir son avis, savoir si nous étions justes. Il a trouvé que oui, et il a tout de suite accepté le rôle. Il a été l'un des premiers à dire qu'il fallait crever l'abcès créé par la guerre d'Algérie. Sa scène résume à elle seule l'histoire de cette guerre et des Algériens. Fellag est un homme fantastique, un grand acteur, un véritable humaniste qui a su dépasser ce qu'il a vécu enfant. »

Le réalisateur ajoute : « Chaque rôle a été distribué avec le plus grand soin. Nous avons réussi à rassembler une section qui fonctionne à la fois dans ses individualités et dans son ensemble. Je leur tire à tous mon chapeau. Il faut citer les remarquables prestations et l'engagement de Vincent Rottiers, qui joue Lefranc, de Lounès Tazairt qui incarne Saïd, d'Abdelhafid Metalsi, Eric Savin, Adrien Saint-Jore, Guillaume Goux et du jeune Lounès Machène. »

LE TOURNAGE

Florent-Emilio Siri explique : « Je me suis rendu en repérages en Kabylie où j'aurais voulu pouvoir tourner, mais il n'existait aucune infrastructure capable d'accueillir une production comme la nôtre. Par contre, par souci de réalisme, j'y ai fait le casting des acteurs qui sont en fait des non-acteurs, de jeunes paysans kabyles des montagnes. Ne pouvant tourner sur place, nous avons donc choisi de tourner au Maroc, dont la région de Beni Mellal ressemble beaucoup à la Kabylie.

« Le Maroc est habitué aux tournages d'ampleur. Il y a là-bas d'excellents techniciens. Nous y avons fait presque deux mois de repérages. Le décor était une composante essentielle de l'histoire. Quand on parle de l'horreur, il faut placer ce qu'il y a de plus beau en opposition. Je voulais donc trouver des paysages magnifiques, pour montrer que, comparés à la nature, nous ne sommes que des fourmis, des insectes. Je cherchais ce paradoxe.

« Notre base de tournage se situait dans le Moyen Atlas. Il nous fallait souvent une heure de piste voire plus pour arriver sur les décors. Nous avons tourné en quarante-huit jours, six jours par semaine. Le film a été entièrement story-boardé avant le tournage et quelques rares scènes pendant. Mais il faut remettre le story-board à sa juste place. Je dis toujours que j'écris un film quatre fois : d'abord au scénario, puis au story-board, puis au tournage, et enfin au montage. C'est le même film à chaque fois, mais à des étapes différentes qui "poussent" le film vers le haut. Sur le tournage, je me laisse guider par les acteurs et l'interprétation qu'ils font de leur personnage. Je leur donne un espace où ils peuvent s'exprimer librement car c'est à leur tour de nous faire partager leur vision. Puis, je corrige ou non en fonction du récit et de ma vision. »

Denis Pineau-Valencienne explique : « D'un point de vue logistique, s'agissant d'un tournage au milieu de nulle part, en

montagne, dans une région marocaine assez isolée, ce film était très complexe. Florent devait faire face à une somme incroyable de problèmes. Il a commencé par le plus difficile en consacrant sa première semaine de tournage à la première bataille. Cela nous a permis de nous mettre tous en place, en rythme, d'abord parce que nous sommes habitués à évoluer sur terrain plat alors que l'on se retrouvait à crapahuter en pente raide dans la caillasse. Les premiers jours, le corps doit s'adapter, on se réveille en pleine nuit avec des crampes dans les reins ! Nous tournions sous des températures comprises entre 45 et 50 degrés.

« On part avec l'intuition que ça va être compliqué et on découvre que c'est toujours pire. Mais c'est passionnant ! C'était une expérience de fabrication exceptionnelle. »

Le réalisateur reprend : « Pour chaque scène, je visualise, je storyboarde et j'essaie de donner l'ampleur sans jamais perdre de vue les personnages. Cela fait partie de ma grammaire. J'installe un climat. Pour la scène de bombardement au napalm, la première réaction qui fait comprendre que ça va être terrible vient des militaires français eux-mêmes. La section de Terrien est elle-même effrayée. Tous, autour de lui, s'écrient : "Pas les bidons ! Pas les bidons !" »

C'est là que j'applique ce que j'appelle la théorie de l'élastique. Au début, je détends lentement l'élastique : au pire j'oppose le plus beau, au suspense, j'associe le calme absolu. On survole un magnifique paysage puis on découvre l'ombre d'un avion, comme un oiseau de proie, une menace qui plane. Il largue deux charges avec un souffle fort et chaud. C'est violent, rapide, je "surdécoupe" l'explosion : "l'élastique vient de nous claquer sur les doigts".

« Cette scène est un parcours, visuel, émotionnel, une suite de contrastes, d'oppositions, d'émotions, qui permet à la scène d'échapper au cliché de la bataille esthétisante.

« Cette séquence conduit à l'une des plus impressionnantes que nous ayons tournées, celle que j'appelle "le cimetière",

après le largage du napalm, lorsque la section inspecte la zone dévastée. Les mannequins étaient très réalistes et il y avait aussi des comédiens maquillés. Cette scène a été l'une des plus dures, comme celles autour des tortures. Déjà à l'écriture, je les redoutais. Je n'aurais pas fait ce film si je n'avais pas trouvé la solution visuelle pour filmer la torture. En fait, plutôt que d'essayer de filmer la torture, j'ai essayé de filmer la folie. Tout le monde est fou, personne ne sait plus qui fait quoi. C'est vraiment extrême. Je ne voulais pas trop parler de la torture car la guerre d'Algérie et ce film ne doivent pas se réduire au cliché de la torture. La torture que j'ai voulu montrer, c'est le parcours psychologique de cet homme qui perd pied. Je préfère montrer la scène du napalm parce que peu de gens savent qu'il a été employé. »

Le réalisateur confie : « Tous les matins, en nous rendant sur les lieux de tournage, nous rencontrions des Berbères qui allaient chercher de l'eau, faisant surgir une image vieille de plusieurs siècles. Nous nous croisions dans ce décor presque sacré auquel nous imposions une sorte de viol. Une expression italienne parle du "mal de l'Afrique". Quand on rentre à Paris après cette expérience, avec ces images en tête, c'est ce mal que l'on ressent. Tout cela va au-delà du film, du temps et de l'anecdote. C'est bien plus fort. Tout à coup, notre cinéma rencontre un autre monde pour accéder à un endroit unique. L'une des images les plus fortes qui me reste concerne la scène avec les hélicoptères qui se posent, quand Vesoul sort pour faire un discours. Nous étions au point le plus haut de cette montagne, dans un col, et en une demi-heure, toutes les crêtes se sont remplies d'hommes. Tous les Berbères de la montagne étaient venus et nous entouraient. On voyait leurs silhouettes danser sur toutes les crêtes. Nous en avons croisé trois ou quatre sur la route et tout à coup, ils étaient des centaines et des centaines. C'était hallucinant ! »

Florent-Emilio Siri raconte : « Nous tournions en plein été, avec cent cinquante techniciens, cinquante véhicules dont trente camions, avec une équipe composée de seulement trente Français, des Italiens – dont le chef opérateur – et de nombreux Marocains. Sur le plateau, on parlait français, italien, arabe marocain, berbère marocain et kabyle. L'aventure humaine a été plus simple et plus heureuse que pour un tournage habituel. »

UNE EMOTION VRAIE

Le réalisateur explique : « Autour des comédiens principaux, il y avait toute la section à assembler. Tous les jeunes comédiens qui arrivaient sur le tournage y ont fait leur entraînement militaire. Mais avant cela, il a fallu nourrir leurs personnages. J'ai donc remis à chacun un dossier que j'ai assemblé, fait de textes, de photos. Il contenait des nouvelles de Daniel Zimmermann intitulées "Nouvelles de la zone interdite", terribles psychologiquement ; des compilations de photos de la guerre d'Algérie – des scènes de camaraderie, de massacre – mélangeant l'horreur et le quotidien réunies sur une cinquantaine de pages. Je leur ai montré "La 317^e section" de Pierre Schoendoerffer pour son côté documentaire et le jeu clair et net, sans artifice. Ensuite, je les ai vus un par un pour discuter de ce dossier et leur donner des petites choses auxquelles ils pourraient se raccrocher. En une ligne, chaque jeune est typé, sait de quelle région il vient – le titi parisien avec sa caméra, le mec de la campagne devenu sniper, le type du nord qui joue le radio –, tous ces hommes qui composaient la France. Ils sont tous là, un peu perdus mais avec une vraie personnalité. Mon père m'a toujours dit que sans le service militaire, il ne serait pas sorti de sa campagne, et cela m'a inspiré. J'ai également établi un lexique de six pages du langage populaire de l'époque, des expressions utilisées comme la guitoune, la copine, "te caille pas le lait", pour éviter toute fausse note avec des gamins de vingt ans d'aujourd'hui qui utilisent l'argot de notre époque. »

François Kraus commente : « Florent nous a impressionnés par sa capacité à prendre le film en main, à la fois dans sa globalité et dans les moindres détails. Ce qui donne sa force au film, ce sont ces sept ou huit personnages qui gravitent autour de Benoît et Albert. Chacun a son petit parcours – rendu par des détails de costume, de mise en scène. C'est le talent de Florent, qui a bossé intensément pendant les mois de préparation sur les détails des costumes et des comportements, en compulsant des livres d'archives, des témoignages. Il a su tout retranscrire dans le film. »

Le réalisateur reprend : « Sur le tournage, le sujet même du film a provoqué de véritables discussions. Raconter cette histoire était l'occasion d'échanger, de découvrir, et l'esprit était remarquable. Certaines scènes ont trouvé un écho puissant chez les acteurs kabyles. Lors de l'exécution du personnage joué par Fellag, ils avaient le cœur qui battait à cent à l'heure. Tirer sur celui qui est pour eux un symbole était quelque chose de très fort. »

L'IMAGE

Florent-Emilio Siri explique : « Pour ce film, je retrouve mon directeur de la photo habituel, Giovanni Fiore Coltellacci. Nous sommes dans un contexte de film historique. Avec lui, j'ai donc essayé d'avoir cette couleur de l'époque, une photo désaturée qui a un peu vieilli et correspond bien au film de guerre. Nous avons tourné avec de la pellicule 50 ASA – ce que très peu de chefs opérateurs savent bien faire. La 50 est très fine, très piquée, avec beaucoup de contraste. Comme nous tournions en montagne, nous ne disposions pas du matériel nécessaire pour filmer de nuit. On a donc souvent opté pour des nuits américaines. L'étalonnage s'est fait en numérique, ce qui nous a permis de retravailler par caches sur un contraste très fort, et une

désaturation éliminant les bleus. Nous avons ainsi obtenu une image ressemblant aux photos passées, une image à la fois documentaire et brute. »

LA MUSIQUE

Le réalisateur confie : « Depuis mes débuts, je travaille avec Alexandre Desplat. En général, je cale sur mes prémontages des musiques composées par Alexandre pour d'autres films. Cette fois, je lui ai montré le film sans musique pour travailler le rythme en détail. La musique devait être présente, mais ne pas passer devant. Alexandre a mélangé des instruments très variés, tibétains et japonais, avec des synthés et même une trompette jazzy. C'est un mélange incroyable, qui sert le film si justement qu'on la sent plus qu'on ne l'entend. Alexandre n'a jamais joué sur les clichés d'ambiance ou sur les redondances de suspense. Au contraire, ce sont des nappes qui s'étirent et installent un climat. Et ce n'est qu'au générique de fin qu'on se rend compte que sa musique est là, qu'elle l'a toujours été et qu'elle est magnifique. Comme à chaque fois, Alexandre a accompli un travail remarquable. »

François Kraus conclut : « Florent sait obtenir le meilleur de chacun de ses collaborateurs. Il est très à l'écoute, très ouvert. Travailler avec quelqu'un d'aussi travailleur, sérieux, passionné, est un vrai plaisir parce qu'il vous aide à vous dépasser. »

LE LIEUTENANT TERRIEN par Benoît Magimel

Vous êtes à l'origine du projet et votre implication dépasse de loin celle d'un comédien. Pourquoi ?

C'est la première fois que j'initie concrètement un projet. J'avais déjà tourné deux films avec Florent et nous avons l'habitude de travailler sur ses scénarios. Je donnais mon avis sur les personnages. Travailler en confiance et à toutes les étapes est très agréable, passionnant. C'est un bonheur pour un acteur car se contenter d'attendre des propositions qui peuvent vous décevoir peut être frustrant. Même si Florent et moi avons une relation particulière, j'étais sûr qu'il était le cinéaste qu'il fallait pour ce film. Il m'a fait découvrir "La 317^e section", un film de guerre comme on en voit rarement, qui m'a époustoufflé. Florent m'a beaucoup fait découvrir et nous avons des références communes. Nous avons un peu grandi ensemble.

Mon grand-père avait fait cette guerre mais personne n'en avait jamais parlé autour de moi. Cette période restait quelque chose de mystérieux qui, pourtant, a un impact encore énorme sur notre société d'aujourd'hui. J'étais troublé qu'on n'en ait jamais parlé à part dans certains films, dont celui de Pontecorvo sur "La bataille d'Alger". Même à l'école, on ne nous en dit que quelques lignes. Cela suscite forcément curiosité et intérêt. Pourquoi s'applique-t-on tellement à oublier ? Les Anglo-Saxons parlent de leurs conflits avec beaucoup plus de facilité et très rapidement : des films sortent depuis longtemps sur la guerre en Irak. J'ai toujours pensé, et je pense encore, que pour aller bien, il faut sortir les cadavres des placards et assumer ce que nous avons fait, même quand ce n'est pas à notre gloire, ou bien quoiqu'on en pense.

Quelle est votre motivation personnelle ?

Pour moi, ce n'est pas une action militante, mais une action citoyenne – même si ce sont là des grands mots. Pour qu'une société aille bien, il faut pouvoir parler des choses qui dérangent, et la guerre d'Algérie dérange énormément. Nous en avons d'ailleurs eu la confirmation à travers les difficultés que nous avons rencontrées en préparant le film.

Comment avez-vous concrètement découvert la réalité de la guerre d'Algérie ?

Le documentaire de Patrick Rotman est une base de travail fabuleuse, le document le plus intéressant, le plus fort qu'il m'ait été donné de voir à ce jour. Ces témoignages saisissants permettent de se rendre compte que cette guerre n'a jamais quitté tous ces gens qui vivent a priori normalement. Même s'il est difficile de réellement comprendre quelque chose qu'on n'a pas vécu, on peut s'en inspirer. J'ai gardé ce documentaire avec moi et je l'ai regardé continuellement pendant tout le tournage.

Pouvez-vous nous parler de votre personnage ?

Le lieutenant Terrien est plein d'idéaux. C'est un humaniste, conscient qu'il faudrait négocier avec le FLN, améliorer le statut des Musulmans d'Algérie, l'équilibre entre les populations. L'un des aspects qui contribuent à définir Terrien, c'est sa relation avec le sergent Dougnac. Une sorte de respect mutuel rentré les relie. J'aime les moments où ils s'observent comme deux cow-boys engagés dans un duel. Dougnac apprécie la jeunesse de Terrien, sa naïveté, ses grandes phrases qui ont pu être les siennes il y a quelques années. Mais au fond il donne déjà peu de crédit à son humanisme à la con – comme il dit – trop loin

des exigences du terrain. Le vertige entre l'idéal et l'expérience en Algérie l'a laissé, lui, désespéré, ce qui le persuade vite que Terrien n'a « pas sa place ici ».

Et effectivement Terrien va se heurter à la réalité du conflit et réaliser que rien n'est noir, rien n'est blanc, que tout est complexe. Il espère changer les choses mais c'est la guerre qui va le changer, le transformer au point de se perdre complètement. Son histoire est un véritable parcours au bout de l'enfer humain. Mises à l'épreuve du combat, ses valeurs morales ont cédé la place à la bête qu'il a en lui. Le titre « L'ennemi intime » résume principalement cette expérience.

Jouer un tel personnage est passionnant.

Comment avez-vous approché votre personnage ?

Rentrer dans l'histoire et le personnage n'était pas compliqué. Le scénario était très bien écrit. Aussi complexe soit-elle, l'évolution du personnage était rendue clairement. De plus, quand on tourne dans la montagne, dans des conditions physiques très difficiles, rentrer dans des situations extrêmes n'est plus compliqué. Je voyais de jeunes acteurs, avec moins d'expérience, être là dès la première prise ! Le soleil, la poussière et ces paysages nous faisaient à tous le même effet !

Jouer une histoire, des situations qui n'ont aucune résonance dans la vie de tous les jours était par contre beaucoup plus difficile. On ne peut pas s'inspirer de sa propre expérience. On a des témoignages, beaucoup de choses pour apprendre et comprendre des parcours d'hommes, mais pas d'exemples personnels. C'est assez déstabilisant. On a alors besoin de se remettre en question, besoin d'un regard extérieur, mais surtout besoin du réalisateur.

Jouer ce lieutenant vous a-t-il renvoyé à des cas de conscience personnels ?

Je me sens proche de ce personnage par bien des côtés, tout simplement parce qu'il est fragile et je peux y trouver des résolutions personnelles. Mais je n'ai pas connu de situation mettant si brutalement à l'épreuve mes valeurs.

Qui peut dire avec certitude ce qu'il aurait fait dans la situation de Terrien? Son histoire nous parle de la faiblesse des hommes. Mais les héros, même discrets, existent aussi...

C'est le troisième film que vous faites avec Florent-Emilio Siri. Qu'avez-vous vu évoluer en lui ?

Florent a toujours eu une grande expérience technique mais il a encore gagné en maturité, en maîtrise. Il connaît bien son outil et sait l'utiliser avec intelligence. C'est ce qui m'avait frappé dès nos premières collaborations. Il a une énergie phénoménale, c'est un bourreau de travail. Son expérience aux Etats-Unis lui a encore beaucoup apporté. Aujourd'hui, il connaît mieux les acteurs, il les comprend et sait mieux les diriger.

Florent donne beaucoup de matériaux aux acteurs, auxquels il apporte un gros sac en leur demandant de piocher dedans. Il adore qu'on s'inspire de ce qu'il donne, qu'on y travaille, qu'on trouve des détails.

Sur un plan plus personnel, avec Florent, débarrassés du superflu, sans problème d'ego, on va à l'essentiel sans avoir besoin de se parler énormément. Parfois Florent me demande mon avis – et inversement. J'aime bien avoir un peu de distance aussi, que cette relation privilégiée s'efface un peu pour que les autres acteurs ne soient pas gênés. Nous sommes donc assez pudiques. Sur le plateau, chacun doit faire son travail. Nous nous parlons le soir si nous en avons besoin.

Comment s'est passé le tournage ?

Le tournage s'est très bien passé même s'il a été difficile, dense, avec beaucoup de contraintes et de pièges. Pour celui-ci, il y avait des scènes d'assaut et de combat qui nécessitaient des effets spéciaux très contraignants, très techniques, avec un cahier des charges précis. Aller tourner dans des endroits perdus au fin fond du Maroc est une très bonne expérience qui vous laisse de vrais souvenirs. C'était plaisant, excitant. J'étais heureux du casting. Nous avons de bons acteurs et de bons techniciens. Sans la ténacité et l'engagement des techniciens, nous n'aurions pu faire ce film.

Le film correspond-t-il à ce que vous espériez ?

Je voulais de l'émotion. J'espérais que tous ces personnages puissent me toucher malgré les choses parfois terribles qu'ils commettent qui ne donnent pas envie de s'identifier. Le film m'a bouleversé et je le crois assez fidèle à ce qui a pu se passer pendant la guerre d'Algérie. Il retrace une réalité humaine concrète.

En ce qui concerne l'alliance entre le fond et la forme, il dépasse tout ce que j'avais pu espérer. C'est un grand film de guerre avec un fond incroyable, beaucoup d'humanité et une dimension très spectaculaire. Je pense qu'il est impossible de le regarder sans se sentir impliqué.

Savez-vous quelle place aura ce film dans votre parcours ?

L'ENNEMI INTIME occupe une place particulière dans ma carrière parce que je me suis beaucoup plus impliqué que sur d'autres films. Je suis fier d'avoir été à l'origine du projet et des rencontres. Pouvoir réunir des énergies, des talents, est quelque chose de génial ! Susciter des projets comme celui-ci est une chance. Il a une résonance politique forte, un engagement. Tous ceux qui se sont engagés dans ce film y ont cru. Ils sont venus parce que le sujet parle à beaucoup de monde et parce qu'il y avait un potentiel visuel très fort dû au talent de Florent.

Je réalise qu'il était important de faire ce film et je comprends en même temps qu'on ait pu souhaiter que de telles choses restent cachées. Je ne pensais pas que je serais autant atteint. Cela a clarifié bien des choses en moi et je pense que ce sera le cas pour beaucoup.

LE SERGENT DOUGNAC

par Albert Dupontel

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Florent m'a contacté pendant le montage d'"Enfermés dehors". Il m'a amené le script aux audis de Boulogne, m'a dit ce qu'il souhaitait faire et me l'a laissé. Son côté direct et simple m'a plu d'emblée.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'y prendre part ?

A vrai dire j'ai apprécié énormément le script mais je l'ai refusé car le Dougnac qui était dans la version initiale ne me plaisait pas du tout. Florent était surpris que je le lise si vite et déçu de mon refus mais il est revenu vers moi et m'a proposé tout simplement de le réécrire ! Sa proposition m'a beaucoup étonné, mais une telle marque de confiance m'a fait reconsidérer ma position. Il a validé les 4/5 de mes propositions et cela devenait difficile de refuser une nouvelle fois un rôle que je m'étais réapproprié... Pour tout dire de telles attitudes sont très rares dans le métier et auguraient d'un metteur en scène hors du commun...

Quelle image avez-vous de la guerre d'Algérie ?

Floue et sale... Comme les images de l'époque. Une guerre sans version officielle, sans commémorations, sans héros, sans victoire, on fait tout pour l'oublier ou nous la faire oublier mais heureusement il y a des films pour la raconter !

Vous êtes-vous documenté ?

Le terrifiant documentaire de Rotman, quelques bribes venant de mon père qui y avait été en tant que jeune appelé-médecin... Tout cela était suffisant pour faire des cauchemars en amont et le resservir via Dougnac... Est-ce utile de se documenter en tant qu'acteur ? Parfois, je n'en suis pas sûr. Les émotions, l'attitude de Dougnac m'étaient facilement accessibles et je n'avais pas à me documenter sur moi-même. On a juste appris un minimum "d'art militaire" de l'époque grâce à un ancien de cette guerre, le colonel Job, vétéran commando marine, que je connaissais par ailleurs et que j'avais fait venir sur le plateau. Il a été parfait, nous abreuvait de conseils, d'anecdotes et même de réprimandes quand son naturel martial reprenait le dessus !

Il n'y a pas beaucoup de films français sur ce sujet toujours d'actualité ?

Les Français ont toujours eu du mal avec leur passé, surtout quand il n'est pas très glorieux. Il y a très peu de films sur la collaboration, qui a pourtant existé. En France, il ne faut pas parler de ces choses-là. C'est assez compréhensible quand on sait que des gens hauts responsables pendant la période où s'exerçait la torture en Algérie – comme Mitterrand – ont connu des destins politiques par la suite. Mon père m'a parlé de cette guerre à laquelle il a participé malgré lui, en tant que médecin appelé. Il n'a pas vu de choses épouvantables, mais considérait la décolonisation inévitable et cette guerre absurde. Il en voulait à ces responsables qui ont gouverné la France par la suite. Le renouvellement du personnel politique se fait lentement. Il y a donc peu de contradicteurs, ce qui serait pourtant beaucoup plus sain. C'est pourquoi les Français ont du mal à parler de leur passé. Il ne peut donc pas y avoir de volonté de produire des films politiques où ces responsables seraient indirectement mis en accusation. C'est le problème des démocraties embourbées.

Pour vous, quelle est l'histoire du film, comment la présenteriez-vous ?

« Il était une fois en Algérie »... pour les fans de Leone (dont fait partie Florent). Quand on a dit ça, on a dit beaucoup. Contexte historique à travers initiation, vengeance, violence, désespoir. Le tout servi par un vrai lyrisme de caméra.

Pouvez-vous nous présenter votre personnage, Dognac ?

Un héros contrarié. Venu avec un grand idéal et se retrouvant dans une opération de basse police... L'écœurement l'emporte et le pousse à quitter la seule structure qu'il connaisse, l'armée. Déserter est un acte de suicide pour ce personnage en quête d'absolu. C'était une de mes suggestions sur le personnage et je sais que Florent a beaucoup hésité à la valider tant elle lui paraissait excessive... Cela donne à Dognac un "grand sens moral", une vraie cohérence interne même si sur le papier cela pouvait paraître trop radical.

Ce film vous a-t-il renvoyé à un cas de conscience personnel ? Vous êtes-vous demandé ce que vous feriez à la place de ce sergent ?

Difficile de m'imaginer soldat de métier, par contre en déserteur... pas de problème! C'est surtout comme cela que je l'ai développé. Ayant cette finalité en tête, cela me devenait plus facile de le creuser et de l'amener aux motivations d'un militaire de carrière, univers que j'ai toujours eu du mal à comprendre.

Comment avez-vous abordé votre personnage ?

Mélange de lassitude et de colère où l'humanité l'emporte à chaque cas de conscience. Cette attitude rebelle, contestataire et généreuse me parlait beaucoup. Comme toujours, je me suis rendu le plus disponible possible ce qui était facile car je sentais la confiance de Florent dans mes propositions. On a beaucoup de bonshommes en soi, mais encore faut-il leur laisser une chance de se développer !

Comment avez-vous travaillé avec Florent-Emilio Siri ?

Très facilement. Son enthousiasme, son énergie, son envie de cinéma, tout me plaisait et j'ai eu beaucoup de bonheur à travailler avec lui et avec son équipe dont la bonne humeur était étonnante vu parfois les conditions drastiques de tournage.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Tournage physique par la force des choses, je suis arrivé sur les rotules (sortie d'ENFERMES DEHORS oblige) et je suis reparti sur les coudes, ce qui pour un film de guerre est assez logique, mais je m'y sentais bien comme souvent quand je fais l'acteur. A travers Dougnac, je n'avais plus à me supporter et c'était agréable.

Quelles ont été les scènes les plus fortes à tourner ?

L'auto-torture de Dougnac qui était une de mes propositions sur le personnage et était plus facile à suggérer qu'à tourner, un moment de solitude, mais Florent et son équipe m'ont bien aidé. Toute cette réécriture du rôle était plaisante surtout quand elle a été validée, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que peut-être certaines scènes étaient un peu trop et à chaque tournage de mes propositions, je les défendais avec énergie car

j'aurais été catastrophé si cela n'avait pas fonctionné. Je pense également à la scène où je tire sur Said pour qu'il aille récupérer son FM qui pour moi symbolise le titre et donc le film, je l'ai faite la peur au ventre car on se rend vite compte si cela fonctionne ou pas !

Pouvez-vous nous parler de tous vos partenaires ?

Disponibles, "pêchus", certains venaient de Kabylie et étaient impressionnants de gentillesse et d'énergie. Benoît était sur le coup aussi, intense et présent, et cela donnait du répondant à nos scènes.

Quelle place ont ce rôle et ce film dans votre carrière ?

Je n'aime pas parler en terme de carrière, je ne fais pas carrière. Je fais des films à titre personnel ou chez les autres ! Chaque film est le résultat d'une envie et je n'en attends rien si ce n'est d'avoir du plaisir à le faire. Le terme carrière induit une stratégie que (pour l'instant) je ne veux pas avoir.

Quel souvenir vous reste-t-il de ce film ?

Tournage aussi épique que l'épopée historique qu'il retrace. Chaleur, fatigue, solitude, entraide, coup dur, rigolade, tension, stress... un vrai rapport militaire, non?

L'ENNEMI INTIME

par Fellag

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

Florent Siri connaissait mon travail d'acteur de théâtre de one-man-show et d'écrivain. Il avait lu les nouvelles que j'avais écrites auparavant et il a pensé à moi pour ce personnage. Quand nous nous sommes rencontrés, j'ai tout de suite été séduit par la force et la sincérité de son point de vue sur cette histoire. De plus, le scénario est tiré d'un documentaire de Patrick Rotman que je connais depuis longtemps en tant que spectateur. J'apprécie sa connaissance de l'Histoire, notamment algérienne. J'admire son courage et sa vision.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Depuis toujours, en tant qu'écrivain, j'essaie de démanteler toutes les facettes d'une histoire, de la regarder sous chaque angle afin d'en percevoir toutes les ambiguïtés. Rien n'est jamais ni blanc ni noir, mais s'inscrit dans l'histoire humaine. Le scénario était juste, avec un point de vue qui allait dans le sens de ce que j'aime. J'ai adhéré d'autant plus qu'émotionnellement, je suis complètement impliqué dans cette histoire.

Quelle image, quel lien personnel avez-vous avec la guerre d'Algérie ?

Quand j'étais gamin, j'ai vécu la guerre d'Algérie charnellement, puis plus tard, psychologiquement et intellectuellement. J'avais 4 ans quand la guerre d'Algérie a éclaté en 1954, et j'étais pré-adolescent quand elle s'est terminée en 1962. Toute mon enfance

a donc baigné dans cette guerre. Je l'ai aussi vécue sous plusieurs aspects : d'un côté, j'étais dans un village kabyle de deux cents habitants, comme le personnage dont parle le film. J'ai des souvenirs extrêmement précis que je retrouve exactement dans le film. D'autre part, mon père était un militant du FLN et j'étais, de façon indirecte, naïve, impliqué dans ce qui se passait à l'époque. Les hommes et les femmes qui venaient à la maison attendaient quelque chose de lui. Il n'était pas un guerrier mais un chef politique. Il était alors âgé d'environ 35 ans, il avait fait la guerre de 39-45 en tant que soldat français et était un pur produit de la révolte des Algériens. Après leur participation à la Seconde Guerre mondiale, la plupart sont devenus acteurs de la guerre d'Algérie. Ensuite, mon père s'est marié, a eu des enfants et peut-être, plutôt que d'aller dans le maquis, a-t-il voulu être partie prenante d'une solution politique pour laquelle il a lutté. Je l'ai vécu de façon proche, consciente.

Quelle expérience intime gardez-vous de cette période ?

Pour un enfant d'environ 8 ans, vivant dans un village de montagne, avec très peu de voitures, de routes, très peu de communications avec la ville, c'est un peu "Apocalypse now" ! Il y avait des petits avions tout jaunes qui venaient survoler le village, un peu comme des guêpes et que nous appelions les mouchards. Trois heures après, les hélicoptères, que l'on surnommait alors « bananes », pondaient des soldats armés jusqu'aux dents dans les champs de blé, un peu comme des espèces d'oiseaux. Ils envahissaient le village. Cinq à sept heures après, des avions de combat attaquaient le village. Au-delà de l'impact psychologique terrifiant sur la population, il y avait pour le gamin que j'étais un côté spectaculaire. C'était comme du cinéma – même si je n'avais jamais vu de film ! J'ai aussi vécu les séances de torture que certains groupes de paras commettaient devant nous sur la place du village avec la gégène ambulante, portée sur le dos. J'ai

vu mon oncle torturé devant tout le monde, comme un spectacle de rue, comme à la foire. C'étaient des choses très graves psychologiquement. Pour tout le monde, et peut-être encore plus pour un enfant, le plus frappant restait l'humiliation que subissaient des hommes et des femmes dotés d'une très forte personnalité, d'une dignité et jouissant d'un grand respect dans la communauté. Ils jouaient un rôle de patriarche et soudain, l'Histoire les anéantissait. Ces hommes tombés du ciel ou venus d'on ne sait où par les sentiers, étrangement habillés, armés jusqu'aux dents, inversaient l'ordre ancestral. Certains d'entre eux ont plus tard perdu la raison, certains ont oublié. Si cela a fait de moi l'adulte qui raconte des histoires, peut-être est-ce parce que j'avais en moi cette faculté de rebondir par l'humour. Nous ne sommes peut-être pas égaux devant les tragédies. Chacun les mémorise et les revisite à sa façon. Tous ces effroyables souvenirs ont nourri mon humanité, mon regard sur le monde.

De votre place particulière, comment expliquez-vous l'écart entre les visions sur cette guerre ? Y a-t-il une perception française, une perception algérienne ou au-delà des nationalités, une perception humaine différente selon les individus ?

Chacun voit midi à sa porte, chacun voit les événements du point de vue de sa propre histoire, de la sociologie dont il a été nourri. Les Français de France, en fonction de leur caste politique ou sociale, voyaient différemment la guerre. En Algérie, il y avait les pieds-noirs – qui englobaient les Juifs, ceux qui venaient d'Espagne et d'Italie et qui sont tous devenus français. Seuls les Algériens n'en avaient pas le droit ! Comme je le raconte dans mon spectacle, « Le dernier chameau », c'était un pays totalement ouvert à la colonisation de gens venus de tous les horizons – sauf pour les autochtones. Les classes très pauvres compo-

saient la majorité mais des colons riches possédaient les terres et les circuits commerciaux et la guerre défendait leurs biens. Comme partout, ils furent les premiers à partir, confiant leurs possessions à des gardiens. C'est toujours le petit peuple des cordonniers et des facteurs qui vit la tragédie jusqu'au bout parce qu'il n'a pas les moyens de fuir et est ancré dans le pays. Tout ce petit peuple et « les Arabes », ainsi qu'on nous appelait, vivaient et travaillaient ensemble. Nous formions un tout qui pouvait s'apprécier ou non, s'aimer ou non. Ceux-là sont partis les derniers, ils ont tout perdu. Et le peuple algérien connaissait ces gens partis sur des bateaux, leurs voisins, leurs copains, perdant tous leurs biens repris par des prédateurs. Certains n'ont pas compris cette guerre, d'autres étaient contre, certains ont changé de camp, parfois simplement dans leur tête.

Comment expliquez-vous le tabou qui entoure cette guerre ?

Les Français originaires d'Algérie sont rentrés en France en 1962, chassés non par les Algériens mais par l'Histoire où l'Etat français a une très grosse responsabilité. C'est lui qui tenait l'administration, la philosophie politique. Sur le champ de bataille, ce sont les hommes et les femmes de toujours qui essayent de défendre leur petit territoire. L'idée générale est conçue par les têtes pensantes du colonialisme de l'époque. Très souvent, quarante-cinq ans après, Français et Algériens d'Algérie et de France qui ont l'intelligence de dépasser l'Histoire et de se retrouver des points communs et une fraternité, ici en France, parlent de ce pays. Parfois, ils disent – comme je l'ai entendu dans un documentaire formidable – « L'Algérie, c'est l'Atlantide ». Pour les Algériens qui y vivent aujourd'hui, ce pays n'est pas du tout un mythe. On a l'impression que l'Algérie est le plus beau pays du monde dans l'inconscient et le conscient collectif des Français d'Algérie. Parce qu'ils y ont créé pendant

trente ans un moment de bonheur absolu, de convivialité, de complicité, d'une joie de vivre absolument inimaginable. Parce que, à partir des années 30, le colonialisme a réussi à créer ses Trente Glorieuses, une économie riche en développant l'agriculture et une très forte industrie. Un Paradis perdu ! Nous, les Arabes, étions à la marge de l'Histoire. La France a produit les mécanismes qui ont mené à cette guerre, entraînant une culpabilité de tous. Celui qui n'est jamais allé en Algérie, qui vient de Bretagne ou de Meurthe-et-Moselle et se retrouve soldat en Kabylie, se demande ce qu'il fait là, contre qui et pourquoi ! Ce n'est pas son histoire. Les hommes politiques de l'époque ont mené à la guerre deux peuples qui avaient tout pour s'entendre et qui auraient pu coexister fraternellement. Nier qu'il s'agisse d'une guerre tout en envoyant deux millions de soldats avec des chars et des avions pour mater des loqueteux – comme ils nous appelaient – est quand même bizarre !

Comment présenteriez-vous l'histoire du film ?

Le film raconte comment, sur un terrain sociologique, des êtres humains, avec leur complexité et leur folie mais aussi leurs croyances politiques et religieuses, sont venus se poser, se croyant investis d'une mission. Mais ils avançaient sur un terrain politique et sociologique totalement miné par des histoires qui n'étaient pas les leurs. Comment le supporter ? Comment l'expliquer ? Comment les Algériens deviennent des anti-Algériens ? C'est un film sur l'anti-manichéisme – un des plus beaux que j'aie vus. C'est le choc des principes avec la réalité, le choc des principes avec l'humanité sur le terrain qui ne se révèle pas aussi simple et remet en cause ou rend fou.

Parlez-nous de votre personnage, qui porte un des paradoxes, un des symboles les plus forts du film et de cette guerre.

Avant d'étudier mon propre personnage, je m'attache d'abord à voir si je peux m'incruster dans l'histoire. À partir de là, je le travaille pour voir si je peux lui apporter quelque chose, s'il me convient, s'il me parle, si j'ai l'énergie et l'intelligence de le jouer. Cela a été immédiatement le cas pour ce personnage complexe qui m'a parlé, et j'ai tout de suite accepté avec un immense plaisir. Florent me l'a présenté comme un petit personnage, mais il n'y a pas de petit personnage, il a simplement une situation réduite dans le temps du film. Mais sa présence est très puissante et fait partie des éléments du film qui racontent vraiment le paradoxe de l'Histoire.

Ce personnage aurait pu être celui de mon père, du père de mes amis, qui sont partis en 39 – comme on l'a vu dans le film "Indigènes" et comme le rapportent les archives françaises. Mon père a été un héros français décoré de la Croix de Guerre puis est retourné en Algérie et est entré tout de suite dans le mouvement FLN pour combattre le colonialisme. Mon personnage est donc vraiment emblématique. On peut le regarder comme ceux qui ont cru à une possible évolution des rapports entre les deux communautés mais qui ont pris le maquis politique et militaire pour pouvoir lutter contre l'armée française. Capturé, il se trouve face à celui qui est devenu harki parce que les extrémistes du FLN ont assassiné sa famille. Car de tels combats ont été menés pour créer la terreur parmi la population. Les deux côtés exerçaient des pressions pour que le peuple choisisse son camp. La morale du film est dans ce face-à-face. Des deux côtés de la cigarette, le feu avance et tous se feront griller. Chacun a choisi son camp. Mon personnage va mourir bientôt mais l'autre ne sortira pas non plus vivant de cette histoire. Ce personnage qui

met sa médaille avant de mourir, cette médaille qu'il gardait dans sa poche comme un symbole, celui de sa dignité, celui de tout ce en quoi il a cru avant de prendre les armes contre ceux-là mêmes qui la lui ont donnée. On ne lui a donné ni pain, ni logement, ni école, ni fierté, seulement cette médaille qui représente des valeurs humaines pour lesquelles il va mourir.

Peut-on jouer un tel personnage sans une implication très forte ?

Tout comédien sait qu'il doit utiliser tous les sentiments de sa propre vie, trouver en lui les matériaux pour nourrir son personnage. J'ai agi exactement comme tout comédien qui va chercher en soi. Nous en avons beaucoup parlé avec Florent – avec qui je suis devenu ami – et je suis allé chercher dans ma mémoire pour tout mettre au service du personnage. Cette histoire est tellement proche de moi qu'il y a évidemment une émotion plus forte.

Comment avez-vous travaillé avec Florent ?

Nous avons beaucoup parlé avec Florent avant le tournage. Je viens d'une école de théâtre et avant d'interpréter un personnage, j'ai l'habitude de lire et de voir des films pour me documenter. Tout à coup, je trouve un metteur en scène qui, après nous avoir donné le scénario, nous envoie presque tous les quinze jours de la matière, sous forme de documentaires, de livres, de photos, de cassettes et d'enregistrements pour que nous entendions la langue kabyle, pour nourrir l'atmosphère et l'air du temps qui passe dans le film. Évidemment, j'ai tout relu et regardé. Chaque photo est un choc pour un acteur, un signe, une école sur laquelle il peut s'appuyer pour rajouter une note à son personnage. Rajouter de la rage, de l'énergie, une nuance.

Sur le plateau, Florent Siri est un bonheur pour un acteur. Non seulement il dit exactement ce qu'il faut mais en plus, il est amoureux de tout ce qui se passe sur le plateau. Il est capable de parler pendant une demi-heure avec celui qui distribue les sandwiches comme à la vedette. Il est ouvert à tous, à l'écoute de ce que chacun peut apporter au film. Il a une sorte de force tranquille, très sereine, qui vous aide énormément. Certains films se font dans la tourmente et la colère mais Florent arrive avec une douceur, une intelligence, un amour des choses qui obligent chacun à aller au bout de soi.

Qu'attendez-vous de ce film ?

À la première projection organisée pour l'équipe, j'ai dit à Florent que je considérais personnellement que c'est le premier vrai film sur la guerre d'Algérie. J'espère qu'il n'apportera ni repentance, ni culpabilisation, mais que le public français ait pour une fois un vrai regard intelligent et juste sur le fait que pendant un siècle et demi, deux peuples ont cohabité souvent dangereusement avant que tout ne se termine par une terrible guerre qui a fait d'énormes victimes du point de vue humain et psychologique. Aujourd'hui encore, en Algérie et en France, des gens sont blessés physiquement et psychologiquement par cette guerre. En tant qu'artistes, la seule chose que nous puissions apporter, c'est un désir de paix, une occasion de se demander comment l'Histoire a pu, à un moment donné, tourner la tête au point d'aller jusqu'à cette folie dévastatrice pour tout le monde. Que ce film donne à chacun la force de dire « plus jamais ça ! ». Dire sans haine et sans émotion facile, sans larmes, mesurer l'enfer dans lequel des millions d'hommes et de femmes ont vécu pendant des années. Que ce film aide à se comprendre les uns et les autres.

Quelle place ont ce rôle et ce film dans votre carrière ?

Ce film a une place très importante dans ma carrière. Je reçois souvent des propositions mais j'ai un peu arrêté le cinéma car je vais faire beaucoup de théâtre. D'abord, ce film me parle, parle à l'Histoire, apporte un regard, une intelligence, une analyse, un point de vue, une intuition sur l'histoire de nos deux peuples. Depuis toujours, je travaille sur cela dans tous mes spectacles. J'ai travaillé sur cet accident culturel terrible et magnifique, joyeux et tragique, dont je suis le produit. À 12 ans, j'étais à l'école française, j'étudiais Victor Hugo, Villon et en même temps, j'étais un Algérien vivant en Algérie, un gamin des rues d'Alger avec ma gouaille, ma joie. Mais j'étais pris dans l'étau de l'Histoire que j'ai comprise ensuite, à laquelle j'ai réfléchi plus tard. Je suis le produit d'un choc culturel franco-algérien.

Pour m'en sortir, les seules histoires que je puisse bien raconter – d'autant plus que je vis en France aujourd'hui – ce sont les histoires fortes de ce carambolage, mais en y injectant l'humour des deux côtés pour pouvoir défaire le tragique et aller vers le comique, vers la vie, essayer de renouer, pour que l'on se retrouve tous. Ce film fait partie de ce processus. Je suis rentré dedans avec un immense plaisir.

LE COMMANDANT VESOU par Aurélien Recoing

Quels éléments vous ont donné envie de rejoindre le projet ?

Plusieurs éléments m'ont donné envie de m'engager sur ce projet avec Florent. L'histoire, fondée sur les interviews de Patrick Rotman, donne le sentiment rare, bien qu'il s'agisse d'une fiction, que rien n'est faux. Cela m'a immédiatement plu parce que j'aime l'idée que l'on puisse témoigner et apporter un sentiment de vérité sur un sujet historique, sur notre histoire passée. Travailler avec Florent Siri a été un autre élément séduisant pour moi. J'ai vu ses films et, même dans ses films d'action, il y a toujours un fond, un point de vue qui vient dépasser le cadre du genre lui-même. On sort de son cinéma en se disant qu'on est dans un genre, mais que tout cela n'est pas vain, qu'il y a une vraie histoire, une vraie mise en scène. Et j'aime beaucoup "Une minute de silence" son premier film qui est un film d'auteur.

J'ai par ailleurs été très sensible au sujet. Pendant cette guerre, ma famille était engagée du côté du FLN. Il y a donc en moi quelque chose d'exacerbé, une volonté intérieure de témoigner, de comprendre. C'est un sentiment assez violent qui passe par des souvenirs d'enfance très forts. Nous vivions en France et mes parents étaient « porteurs de valises ». Leur implication n'était pas directe, ils aidaient. Pendant des années, je n'en ai pas parlé et ce film m'offre une respiration. J'essaie d'aborder le sujet, il faut le faire. Ce film est utile pour moi et je crois qu'il le sera pour beaucoup d'autres.

Même sans mon histoire familiale, je pense que j'aurais accepté car il y a dans ce film un parcours humain qui décrit les conséquences de toute guerre, quelle qu'elle soit.

Pouvez-vous nous parler de votre personnage ?

Le commandant Vesoul est un militaire de carrière, comme probablement toute sa famille avant lui. Son engagement dans la Seconde Guerre mondiale, puis la guerre d'Indochine, l'a traumatisé. J'ai donc à son égard un regard très critique mais aussi très humain. Ces hommes ont été des fils emmenés dans des guerres qui les ont broyés. Devenus pères à leur tour, ils font la même chose avec leurs fils. Ce personnage est une sorte de seigneur de la guerre, un père qui tue ses fils. Ces jeunes sont vraiment jeunes, de la chair humaine que l'on sacrifie, sans aucune conscience. Bien que ne l'ayant pas vécu autrement que par la fiction, j'ai le sentiment que la guerre offre une tentation, le vertige de la mort, la fascination du pire, de la destruction et de faire table rase sans se soucier des conséquences.

Avec Florent, nous pensions qu'il fallait en faire un personnage très entier, taillé dans le marbre, sans états d'âme.

Vesoul n'a plus l'âge de mettre les mains dans le cambouis. Mais il l'a vraiment fait auparavant. C'est dans cette direction que j'ai tranché. Ensuite, c'est le guide dans une guerre virtuelle. Il emmène les gars au front, il décide. Le personnage représente donc ce décalage intéressant entre ceux qui vont au front et ceux qui décident. Après lui, c'est la hiérarchie, le gouvernement. Dans cette guerre, les ordres venaient toujours d'en haut, émanant de ceux qui n'étaient jamais sur le terrain et se défausaient sur d'autres.

Comment avez-vous approché ce rôle ?

Je me suis documenté en me servant des interviews de Patrick Rotman, des documents exceptionnels. J'ai été très influencé par ces lectures et par des films comme "La bataille d'Alger" ou "Avoir vingt ans dans les aures". J'ai aussi passé deux mois à m'entraîner militairement pour avoir la force nécessaire, tailler

le personnage. Florent a enrichi de détails comme la chemise noire, qui confère une élégance, une sorte d'aristocratie. Ensuite, Florent était très précis sur le rythme. On avait l'impression de jouer une partition.

Comment avez-vous travaillé avec Florent-Emilio Siri ?

Sa direction a été essentielle. Il est très minutieux. Il y avait un dialogue absolument nécessaire sur ces situations fortes. Florent met ses acteurs et ses personnages sur un piédestal. Il dessine une figure, leur dédie une statue, leur crée un espace. Que ce soit pour les jeunes appelés, le personnage d'Albert Dupontel, le lieutenant... Chacun a sa vie propre, sa trajectoire. Cela me semble intéressant parce qu'il n'y a alors pas de second rôle. Chacun est le premier là où il est.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Le tournage était intense puisque nous tournions dans les montagnes du Maroc, où nous devions crapahuter dans des conditions difficiles. Cela servait aussi nos rôles. C'était une façon d'infuser, de s'immerger avec une dimension humaine passionnante puisque les acteurs – Kabyles venant d'Algérie et Français – ont pu faire des rencontres, avoir des conversations, des échanges assez forts sur les thèmes historiques du film.

Paradoxalement, vous ne jouez pas avec vos partenaires ; vous leur imposez votre jeu du fait de votre personnage.

On peut dire que nous jouons l'un contre l'autre. Étant leur supérieur, je représente le pouvoir absolu. Il y avait une situation forcément paternaliste, uniquement dans le jeu, pas dans le rapport humain ! Nous nous sommes tous très bien entendus.

Vous reste-t-il un souvenir particulier ?

C'est un souvenir lié à l'interprétation profonde. C'était mon premier jour de tournage. Florent m'a dit : « Tu montes dans cet hélicoptère, tu fais le tour du site, tu atterris, tu sors, les appelés se mettent en position, tu parcours deux à trois cents mètres pour arriver jusqu'au lieu de l'exécution d'un camarade ». Dans ce Puma, j'ai concrètement ressenti la puissance militaire et le vertige de pouvoir que Vesoul aurait pu ressentir. C'était une approche viscérale, concrète du personnage. C'est peut-être le moment où je me suis senti le plus proche de Vesoul, par la grande réalité et la grande matérialité de cet hélicoptère et de la guerre. Il y a un effet d'imaginaire, de perception du monde qui vous entoure.

Que représente ce film, pour vous ?

C'est la rencontre d'une histoire personnelle et d'un rôle important. D'un point de vue d'acteur, j'aime l'idée de ces personnages un peu plus âgés que je ne le suis qui m'emmènent plus loin vers des figures puissantes. Je me sens un acteur de métamorphose, avec des rôles qui se passent un relais sur un même thème.

FILMOGRAPHIES DERRIÈRE LA CAMÉRA

FILMOGRAPHIE DE FLORENT-EMILIO SIRI

- 2007 **L'ENNEMI INTIME**
- 2005 **OTAGE (HOSTAGE)**
- 2002 **NID DE GUÊPES**
- 1998 **UNE MINUTE DE SILENCE**

FILMOGRAPHIE DE PATRICK ROTMAN

Scénarios :

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent-Emilio Siri
- 2006 **L'ÂME AU POING** (en préparation)
- 2005 **ELIANE** de Caroline Huppert
- 2004 **NUIT NOIRE** d'Alain Tasma

Documentaires :

- 2006 **CHIRAC**
- 2005 **LES SURVIVANTS**
- 2004 **ÉTÉ 44**
- 2002 **L'ENNEMI INTIME**
- 2000 **FRANÇOIS MITTERRAND LE ROMAN DU POUVOIR**
- 1999 **LA FOI DU SIÈCLE**
- 1998 **LE GEL DU PRINTEMPS PRAGUE 68**
MAI 68, DIX SEMAINES QUI ÉBRANLÈRENT LA FRANCE
- 1997 **CHASSE AUX SORCIÈRES À HOLLYWOOD**
- 1996 **JORGE SEMPRUN - L'ÉCRITURE ET LA VIE**
- 1992 **LA GUERRE SANS NOM AVEC BERTRAND TAVERNIER**

FILMOGRAPHIE DE **FRANÇOIS KRAUS**
ET **DENIS PINEAU-VALENCIENNE**

- 2007 **DEUX VIES PLUS UNE ...** de Idit Cebula
L'ENNEMI INTIME de Florent-Emilio Siri
TEL PÈRE TELLE FILLE de Olivier de Plas
- 2006 **PARDONNEZ-MOI** de Maïwenn
- 2004 **LE RÔLE DE SA VIE** de François Favrat
UNE VIE À T'ATTENDRE de Thierry Klifa
- 2003 **UNE AFFAIRE QUI ROULE** de Eric Veniard
- 2001 **OUI, MAIS...** de Yves Lavandier

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE
DE **ALEXANDRE DESPLAT**

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent-Emilio Siri
MR MAGORIUM'S WONDER EMPORIUM de Zach Helm
HIS DARK MATERIALS : THE GOLDEN COMPASS
de Chris Weitz
- 2006 **MICHOU D'AUBER** de Thomas Gilou
QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR de Xavier Giannoli
LA DOUBLURE de Francis Veber
THE PAINTED VEIL de John Curran
THE QUEEN de Stephen Frears
- 2005 **UNE AVENTURE** de Xavier Giannoli
CASANOVA de Lasse Hallstrom
SYRIANA de Steven Gaghan
OTAGE (HOSTAGE) de Florent-Emilio Siri
- 2004 **DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ** de Jacques Audiard
TU VAS RIRE MAIS JE TE QUITTE de Philippe Harel
L'ENQUÊTE CORSE de Alain Berberian
BIRTH de Jonathan Glazer

- 2003 **LES CORPS IMPATIENTS** de Xavier Giannoli
STORMY WEATHER de Solveig Anspach
TRISTAN de Philippe Harel
LE PACTE DU SILENCE de Graham Guit
A GIRL WITH A PEARL EARRING de Peter Webber
- 2002 **SEPTEMBER ELEVEN** de Sean Penn, Ken Loach,
Sohei Imamura, Danis Tanovic...
- 2001 **SUR MES LÈVRES** de Jacques Audiard
NID DE GUÊPES de Florent-Emilio Siri
REINES D'UN JOUR de Marion Vernoux
- 2000 **AMAZONE** de Philippe de Broca
BARNIE ET SES PETITES CONTRARIÉTÉS de Bruno Chiche
- 1999 **RIEN À FAIRE** de Marion Vernoux
MR NAPHTALI de Olivier Schatzky
- 1998 **UNE MINUTE DE SILENCE** de Florent-Emilio Siri
TONI de Philomène Esposito
RESTONS GROUPEÉS de Jean-Paul Salomé
- 1997 **UNE CHANCE SUR DEUX** de Patrice Leconte
SOUS LES PIEDS DES FEMMES de Rachida Krim
- 1996 **PASSAGE À L'ACTE** de Francis Girod
LOVE, ETC. de Marion Vernoux
LE CRI DE LA SOIE de Yvon Marciano
- 1995 **LE PLUS BEL ÂGE** de Didier Haudepin
UN HÉROS TRÈS DISCRET de Jacques Audiard
- 1994 **REGARDE LES HOMMES TOMBER** de Jacques Audiard
LES MILLES de Sébastien Grall
MARIE-LOUISE OU LA PERMISSION de Manuel Fleche

FILMOGRAPHIES DEVANT LA CAMÉRA

FILMOGRAPHIE DE **BENOÎT MAGIMEL**

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent-Emilio Siri
LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE de Michel Houellebecq
- 2006 **24 MESURES** de Jalil Lespert
LA FILLE COUPÉE EN DEUX de Claude Chabrol
- 2005 **TRUANDS** de Frédéric Schoendoerffer
FAIR PLAY de Lionel Bailliu
SELON CHARLIE de Nicole Garcia
- 2004 **LES CHEVALIERS DU CIEL** de Gérard Pires
LA DEMOISELLE D'HONNEUR de Claude Chabrol
- 2003 **TROUBLES** de Harry Cleven
LES RIVIÈRES POURPRES 2 "LES ANGES DE L'APOCALYPSE"
de Olivier Dahan
- 2002 **EFFROYABLES JARDINS** de Jean Becker
LA FLEUR DU MAL de Claude Chabrol
NID DE GUÊPES de Florent-Emilio Siri
- 2000 **LA PIANISTE** de Michaël Haneke
LE ROI DANSE de Gérard Corbiau
- 1999 **SELON MATTHIEU** de Xavier Beauvois
- 1999 **LISA** de Pierre Grimblat
- 1998 **LES ENFANTS DU SIÈCLE** de Diane Kurys
- 1997 **UNE MINUTE DE SILENCE** de Florent-Emilio Siri
DÉJÀ MORT de Olivier Dahan
- 1995 **LA FILLE SEULE** de Benoît Jacquot
LES VOLEURS de André Téchiné
- 1994 **LA HAINE** de Mathieu Kassovitz
- 1992 **LE CAHIER VOLÉ** de Christine Lipinska
- 1991 **TOUTES PEINES CONFONDUES** de Michel Deville
LES ANNÉES CAMPAGNE de Philippe Leriche
- 1988 **PAPA EST PARTI... MAMAN AUSSI** de Christine Lipinska
- 1987 **LA VIE EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE** de Etienne Chatiliez

FILMOGRAPHIE DE **ALBERT DUPONTEL**

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent-Emilio Siri
DEUX JOURS À TUER de Jean Becker
PARIS de Cédric Klapisch
- 2006 **ODETTE TOULEMONDE** de Eric-Emmanuel Schmitt
- 2005 **PRÉSIDENT** de Lionel Delplanque
FAUTEUILS D'ORCHESTRE de Danièle Thompson
JACQUOU LE CROQUANT de Laurent Boutonnat
- 2004 **ENFERMÉS DEHORS** de Albert Dupontel
- 2003 **UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES** de Jean-Pierre Jeunet
LE CONVOYEUR de Nicolas Boukhrief
- 2002 **MONIQUE** de Valérie Guignabodet
IRRÉVERSIBLE de Gaspard Noé
PETITES MISÈRES de Philippe Boon & L. Brandenbourger
- 2001 **L'ORIGINE DU MONDE** de Jérôme Enrico
- 2000 **LES ACTEURS** de Bertrand Blier
- 1999 **DU BLEU JUSQU'EN AMÉRIQUE** de Sarah Levy
LA MALADIE DE SACHS de Michel Deville
LE CRÉATEUR de Albert Dupontel
- 1998 **SERIAL LOVER** de James Huth
- 1996 **BERNIE** de Albert Dupontel
UN HÉROS TRÈS DISCRET de Jacques Audiard
- 1994 **GIORGINO** de Laurent Boutonnat
CHACUN POUR TOI de Jean-Michel Ribes
- 1992 **DÉSIRÉ** de Albert Dupontel
- 1988 **LA BANDE DES QUATRE** de Jacques Rivette
ENCORE de Paul Vecchiali

FILMOGRAPHIE DE **AURÉLIEN RECOING**

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent-Emilio Siri
CONTRE ENQUÊTE de Franck Mancuso
PARIS NORD SUD de Franck Llopis
- 2005 **NUIT NOIRE** de Alain Tasma (Téléfilm)
PARDONNEZ-MOI de Maïwenn
LES FRAGMENTS d'Antonin de Gabriel Le Bomin
UN AMI PARFAIT de Francis Girod
MÛETTER de Dominique Lienhardt
13 TZAMETI de Géla Babluani

- 2004 **LA VIE PRIVÉE** de Zina modiano et Mehdi Ben Attia
DOUCHES FROIDES de Antony Cordier
GESPENSTER (FANTÔMES) de Christian Petzold
ORLANDO VARGAS de Juan Pittaluga
TOUT UN HIVER SANS FEU de Greg Zglinski
- 2003 **INSURRECTION RÉSURRECTION** de Pierre Merejkowsky
TROIS COUPLES EN QUÊTE D'ORAGES de Jacques Otmezguine
SOULI de Alexander Abela
UN FILS de Amal Bedjaoui
L'ENNEMI NATUREL de Pierre-Erwan Guillaume
DANS LE ROUGE DU COUCHANT de Edgardo Cozarinsky
CETTE FEMME-LÀ de Guillaume Nicloux
- 2002 **TAIS-TOI** de Francis Veber
- 2001 **L'EMPLOI DU TEMPS** de Laurent Cantet
UN JEU D'ENFANTS de Laurent Tuel
- 2000 **LA FIDÉLITÉ** de Andrzej Zulawski
LA VIE MODERNE de Laurence Ferreira Barbosa
- 1996 **PASSAGE À L'ACTE** de Francis Girod
- 1994 **AUX PETITS BONHEURS** de Michel Deville
- 1993 **LA FEMME À ABATTRE** de Guy Pinon
LOUIS, ENFANT ROI de Roger Planchon
- 1991 **LA NOTE BLEUE** de Andrzej Zulawski
- 1990 **LACENAIRE** de Francis Girod
- 1988 **LES BAISERS DE SECOURS** de Philippe Garrel
LES TISSERANDS DU POUVOIR de Claude Fournier
- 1987 **LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN** de Gianfranco Mingozzi

FILMOGRAPHIE DE **FELLAG**

- 2007 **L'ENNEMI INTIME** de Florent Emilio-Siri
- 2006 **MICHOU D'AUBER** de Thomas Gilou
- 2005 **RUE DES FIGUIERS** de Yasmina Yahiaoui (Téléfilm)
VOISINS, VOISINES de Malik Chibane
- 2003 **MOMO MAMBO** de Laïla Marrakchi
- 2002 **FLEURS DE SANG** de Myriam Mézières
- 2001 **INCH'ALLAH DIMANCHE** de Yamina Benguigui
- 1998 **LE GONE DU CHAËBA** de Christophe Ruggia
- 1990 **DE HOLLYWOOD A TAMANRASSET : GREEN EAGLE**
- 1988 **LUMIÈRES** de J.P Illedo
- 1983 **LIBERTÉ, LA NUIT** de Philippe Garrel

FICHE ARTISTIQUE

TERRIEN	Benoît MAGIMEL
DOUGNAC	Albert DUPONTEL
VESOUL	Aurélien RECOING
BERTHAUT	Marc BARBÉ
SERGEANT TORTIONNAIRE	Eric SAVIN
LE PRISONNIER	FELLAG
LEFRANC	Vincent ROTTIERS
SAÏD	Lounès TAZAÏRT
RACHID	Abdelhafid METALSI

FICHE TECHNIQUE

Production	LES FILMS DU KIOSQUE
Producteurs	François KRAUS & Denis PINEAU-VALENCIENNE
Directeur de production	Antoine BEAU
Directeur de la photographie	Giovanni FIORE COLTELLACCI
Décors	William ABELLO
Montage	Olivier GAJAN Christophe DANILO
Musique originale	Alexandre DESPLAT
Premier assistant réalisateur	Michaël VIGER
Directeur artistique	Dominique CARRARA
Son	Antoine DEFLANDRE Germain BOULAY Eric TISSERAND
Costumes	Mimi LEMPICKA
Casting	Stéphane FOENKINOS A.R.D.A. Christel BARAS A.R.D.A.
Photographe de Plateau	Thibault GRABHERR

**L'ENNEMI INTIME, de Patrick Rotman,
le livre disponible aux éditions POINTS
avec une préface inédite de l'auteur,
le récit qui a inspiré le film et le scénario du film.**



89 av. Charles de Gaulle
92 575 Neuilly sur Seine
Tél : 01 41 92 66 66